

Varia

Levente Seláf

Collegium de Lyon IEA, Université ELTE de Budapest

La Vie de Monseigneur saint Albain, roy de Hongrie et martir – une légende inédite du XV^e siècle

Le Moyen Français, vol. 83-84 (2018-2019), p. xx-xx
© FHG DOI 10.1484/J.LMFR.5.118628

Le Moyen Âge a connu plusieurs saints appelés Albain (Albanus) : le plus ancien et le plus célèbre est le martyr britannique. La première légende le concernant a été écrite par Bède le Vénérable dans son *Historia ecclesiastica gentis Anglorum*. Pas moins de quatre réécritures en sont connues en ancien français.

Un autre Albain, celui dont la légende purement fictive nous occupe ici, présenté comme fils d'un empereur incestueux et adopté par le roi de Hongrie, n'a rien à voir avec son homologue célèbre. Son culte a été très restreint et relativement tardif. Mais même en l'absence de lieux de culte importants, son histoire a eu une certaine popularité. L'original latin de la légende (BHL 0201 et 0202), composé au XI^e siècle, appartient au large groupe des récits d'inceste médiévaux. L'édition critique de cet original et de ses adaptations plus tardives en latin et en allemand a vu le jour en 1977 grâce aux soins de Karin Morvay¹. La version italienne composée en dialecte vénitien au XIV^e siècle a été éditée par Eugenio Burgio en 1995².

La version latine de ce récit d'inceste a bénéficié de l'attention de plusieurs chercheurs français ; elle a été comparée avec des récits français fondés sur le motif de l'inceste, et présentée comme une version particulière du mythe d'Œdipe³. En revanche, la *Vie de Monseigneur saint Albain, roy de Hongrie et martir* (dans la suite *Vie de Monseigneur saint Albain*), version en moyen français de la légende du XV^e siècle, est restée inédite⁴.

Cette adaptation, bien qu'elle soit très tardive et de diffusion restreinte par rapport à l'original latin et à la majorité de la production de légendes françaises du Moyen Âge, n'est pas dénuée d'intérêt. À notre connaissance jusqu'à présent aucune étude ne lui a été consacrée ; nous essayons de combler cette lacune⁵.

1 K. MORVAY, *Die Albanuslegende*, Munich, Fink, 1977.

2 *Legenda de misier Sento Alban: volgarizzamento veneziano in prosa del XIV secolo*, éd. E. BURGIO, Venice, Marsilio, 1995.

3 Cl. ROUSSEL, *Conter de geste au XIV^e siècle. Inspiration folklorique et écriture épique dans la Belle Hélène de Constantinople*, Droz, Genève, 1998, p. 150 ; Guy Lobrichon en propose une traduction dans son article « Œdipe médiéval. Vie et mort de saint Alban », *Études freudiennes*, 17-18 (1981), p. 7-18.

4 Les données concernant l'incunable sont à voir dans les répertoires suivants, cités selon les abréviations usuelles : Goff A187, C 6209, Cl III 197, FairMur(F) 569, GW 516, Brunet V 1188, ISTC ia00187000, <https://data.cerl.org/istc/ia00187000>.

5 Un signe fort du peu d'intérêt que la légende a pu susciter est le fait qu'à l'heure actuelle (le 8 février 2018) elle est encore absente de la base de données JONAS de l'IRHT qui a fait le relevé de toutes les légendes hagiographiques manuscrites du Moyen Âge écrites ou traduites en langue française. Ce manque doit être dû à l'absence de copies

1) Témoins textuels

Il n'existe pas de copies manuscrites de la légende. Sa première attestation se trouve dans un incunable qui a été mis sous presse le 18 avril 1483 selon son colophon :

Cy finit la vie du glorieux martir monseigneur saint albain roy de de (sic) hongrie. translate na gueres de latin en francoys. Imprime a lyon sur le rone. Le xviii. iour d'avril. L'an de grace .Mccccxxxiiij.⁶

Bien que le texte n'ait pas éveillé la curiosité des spécialistes de littérature médiévale, l'incunable a bénéficié de l'attention, justement à cause de sa rareté, des cercles bibliophiles. Il est décrit pour la première fois dans l'*Histoire de l'imprimerie* de V. A. Claudin qui attribue l'édition à Jean Syber, imprimeur lyonnais originaire d'Allemagne⁷. Selon Claudin, il est le premier imprimé lyonnais muni d'une page de titre autonome. Claudin remarque déjà que l'édition est particulièrement rare ; en réalité, nous n'en connaissons qu'un seul exemplaire, le même qu'il a pu consulter et dont il a reproduit la première et la dernière page dans son livre. Cet exemplaire a été vendu au XVIII^e siècle à François-César Le Tellier, marquis de Courtanvaux, pour se retrouver plus tard en Angleterre. Revendu aux enchères en 1828, il est rapatrié par Édouard Rahir qui l'a communiqué à Claudin. Ses traces sont perdues après 1904. À l'heure actuelle, ce même exemplaire (reconnaissable grâce à l'ex-libris du marquis de Courtanvaux)⁸ est conservé à la Pierpont Morgan Library de New York⁹. Petit in-octavo, il contient quatre cahiers portant les signatures de *a* à *d*, dont les trois premiers sont de 16 pages, et *d* est de 10 pages ; ainsi l'imprimé compte 58 pages de texte au total, suivies de plusieurs feuillets vierges.

La *Vie de Monseigneur saint Albain* a été rééditée à Paris quelque cinquante ans plus tard. De cette réédition nous ne connaissons également qu'un seul exemplaire, conservé à la BnF dans la collection Rothschild (côte : Rothschild 3098 (2020 b)). Selon son colophon :

Cy fine la vie du glorieux martir Monseigneur Saint Albain Roy de Hongrie Translate na gueres de Latin en francoys. Et nouvellement imprimé a Paris par Pierre Ratoyre Demourant en la Rue

manuscrites de la légende, connue uniquement grâce aux imprimés présentés plus bas. À cause de l'apparition de la Hongrie dans la légende, le texte français a été énuméré parmi les sources littéraires françaises de l'histoire médiévale hongroise dans une bibliographie établie par Sándor Csernus, sans que le texte lui soit connu en détail, cf. S. CSERNUS, *Magyar vonatkozásokat tartalmazó francia nyelvű források kislexikona és bibliográfiája (11-15. század)*, [Bibliographie des sources françaises de l'histoire hongroise. 11^e-15^e siècle] (Annexe de thèse de doctorat, Szeged, 1996), sans pagination, chapitre 15^e siècle, nr. 30. J'ai récemment publié un bref article en langue hongroise sur la légende française, qui représente une étape précédente de mes observations concernant le texte, cf. L. SELAF, « Szent Albanus magyar királyfi francia nyelvű legendája: *Vie de saint Albain, roi de Hongrie* », *Magyar Könyvszemle*, 133:4 (2017) p. 460-465.

⁶ Ma transcription reflète l'orthographe de l'original, sauf la distinction de *i* et *j*, *u* et *v*, selon la valeur de consonne ou de voyelle, et parfois une interprétation moderne de la valeur des signes de ponctuation. Les signes de ponctuation ajoutés sont entre crochets.

⁷ V. A. CLAUDIN, *Histoire de l'imprimerie en France*, t. III, Paris, Imprimerie Nationale, 1904, p. 197-198.

⁸ *Catalogue des livres de la bibliothèque de feu François-César Le Tellier, marquis de Courtanvaux, capitaine-colonel des Cent-Suisses ; dont la vente se fera... le lundi 4 mars...*, Paris, Nyon l'ainé, 1782. Numérisé sous : <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k9608517r/>. D'ailleurs sur la première page de l'incunable, en dessous du tampon du marquis de Courtanvaux on peut lire le chiffre 382. Cela ne m'a pas aidé dans l'identification du volume dans le catalogue des ventes.

⁹ Cote ChL 1564A. J'ai pu commander une reproduction photographique de l'incunable (pour un prix largement démesuré par ailleurs) grâce à l'aide généreuse du groupe de recherches dirigé par Attila Bárány (« *Hungary in Medieval Europe* » – Groupe de Recherche « Lendület »). Qu'il en soit une nouvelle fois remercié.

Judas pour Pierre Sergent Libraire demourant en la rue Neufve Nostre Dame a l'enseigne saint Nicolas.

Le catalogue informatif de la BnF date l'édition aux alentours de 1530¹⁰. La collation des deux versions imprimées a révélé des différences minimales, d'ordre orthographique et typographique, à une seule exception à laquelle nous reviendrons. Il est donc inutile de supposer un intermédiaire imprimé ou manuscrit entre les deux, ou un modèle commun : Pierre Ratoyre devait utiliser un exemplaire de l'incunable lyonnais. Le propos du colophon selon lequel il s'agit d'une traduction récente est une simple reprise du passage identique qui se trouve dans l'incunable, et ne sert qu'à augmenter aux yeux du public potentiel l'intérêt de cette histoire quelque peu scabreuse, mais très édifiante.

2) La légende de saint Albain

Je résume brièvement le noyau narratif du récit :

L'empereur d'Aquilone (ou « d'Aquilonie »), devenu veuf, tombe amoureux de sa propre fille et la soumet à son désir. Quand elle tombe enceinte, le père décide de tuer l'enfant tout de suite après la naissance. Mais, comme dans plusieurs récits analogues, la mère prend pitié de son bébé : elle le confie à la nourrice et à un serviteur avec des robes précieuses et un trésor pour qu'ils le déposent dans une forêt. L'enfant, un garçon, est trouvé puis confié au roi de Hongrie qui tient son siège à ce moment-là dans une ville voisine. Le roi qui attend désespérément et depuis longtemps un héritier cache l'enfant, et plus tard le couple royal fait croire à son peuple qu'il est leur fils légitime, né de leur union. L'enfant grandit. Il donne même beaucoup de signes de son excellence sur tous les plans. Il sera couronné roi de Hongrie du vivant de son père adoptif. L'empereur, père et grand-père biologique d'Albain, entend beaucoup de bien de lui. Il décide d'arrêter la relation incestueuse avec sa fille et de la marier à Albain. Le mariage a lieu, le couple est heureux. Les choses se compliquent quand le vieux roi de Hongrie, mourant, raconte à Albain les circonstances de son arrivée à la cour et lui transmet les objets qui se trouvaient alors à côté de lui. L'inceste sera révélé quand la jeune reine, épouse, mère et sœur d'Albain reconnaîtra ces objets comme appartenant à son fils né du rapport incestueux. Albain et sa femme vont à la recherche de l'empereur, lequel se repent de l'inceste. Tous les trois confessent leur péché à un évêque qui les dirige vers un ermite (« un solitaire de moult sainte conversation lequel est prestre et penitancier du pape pour amour du quel dieu fait souvent miracles »), qui leur prescrit comme pénitence une errance de sept années avec plusieurs pèlerinages et autres actes de piété. À la fin de cette période, la famille veut retourner chez l'ermite, mais justement à la veille de l'arrivée prévue ils s'égarent dans la forêt et une tempête éclate. Albain prépare un lit pour ses parents et, perché sur les branches d'un arbre, veille, sur leur songe. Couchés dans le même lit, père et fille retombent dans le péché ancien de l'inceste. Albain s'en aperçoit et les tue. Pour expier ce parricide et matricide, il continue ses errances pendant sept ans de plus. Après avoir accompli cette pénitence, il rentre dans son pays, en Hongrie, pour régler ses affaires laissées en suspens, y compris la question de sa succession, puis choisit la vie érémitique et demande à ses deux pères spirituels, l'évêque et l'ermite, d'écrire le récit de sa vie. Parti dans le désert avec trois pains d'orge, sous l'ordonnance divine, il sera assez vite trouvé par des malfaiteurs qui le tuent et jettent son corps dans une rivière. Le cadavre échoue près d'un moulin, et quand une fille de chevalier atteinte par la lèpre prend son bain dans cette eau, elle en guérit miraculeusement. L'évêque de la ville, à la recherche de la

¹⁰ <http://archivesetmanuscrits.bnf.fr/ark:/12148/cc37561r>.

source du miracle, commence à fouiller près du moulin et finit par trouver le corps d'Albain. La découverte des reliques est fêtée en grande pompe et le corps est enseveli dans l'église principale de la cité voisine.

3) La source de la traduction française

Les versions de la légende latine ont été conservées dans des collections diverses ; nous la retrouvons avant tout dans des légendiers, mais également dans des recueils de lettres issues de la chancellerie papale. Mises à part les versions en prose, dont une se trouve comme exemplum dans certains manuscrits des *Gesta Romanorum*, nous en connaissons également trois réécritures en vers. Selon l'avis de Karin Morvay le texte original est issu de la cour papale de Rome, non sans rapport avec la querelle des Investitures, et servait à calomnier l'empereur germanique – ou pour le moins à nourrir des associations négatives le concernant. Dans le texte, l'empire en question se trouve vers *Aquilonia* (« erat olim in partibus Aquilonis » selon la version latine la plus répandue, A, « es parties d'Aquilone » selon la *Vie de Monseigneur saint Albain*), ce qui ne correspond pas à une unité politique ou géographique bien définie ou connue, mais semble renvoyer génériquement à un pays du Nord (probablement donc l'empire germanique, opposé à l'empire byzantin, du Sud).

Morvay dans son édition critique de l'original latin a établi plusieurs familles et sous-familles de textes : A, A+, A+(k), B et C (celle qui se trouve dans les *Gesta Romanorum*). A+ se distingue de A par le fait qu'elle raconte plus en détail l'épisode de la découverte de l'enfant abandonné, tandis que A+(k) est une version abrégée de A+.

La version B, remaniement de A+, ne peut pas être la source directe de la traduction française : quand les 2 versions diffèrent, la traduction se rapproche toujours de A+ et s'écarte de B ; ainsi tandis que dans A+ et dans la version française Albain, après avoir tué ses parents, couvre leurs restes de feuilles, B ne contient pas cette précision. On peut formuler cette même observation à propos de C qui est une forme très abrégée de A, d'où plusieurs éléments textuels présents dans A+ et dans la *Vie de Monseigneur saint Albain* manquent.

Dans A, la version la plus répandue, la découverte de l'enfant est décrite très sommairement : ce sont les hommes du roi de Hongrie qui trouvent le nouveau-né et l'emmènent chez leur seigneur. Dans A+ en revanche c'est un homme riche qui le retrouve à son retour d'un pèlerinage à Saint-Jacques-de-Compostelle, où il allait justement afin de prier pour un héritier. À la vue du bébé, il croit que ses prières ont été exaucées. Quand il transmet les objets de valeur trouvés avec l'enfant à un serviteur du roi de Hongrie, le roi commence, lui aussi, à s'intéresser au nouveau-né, et on prend le bébé au pèlerin. Le texte ne s'attarde plus sur le destin de ce dernier, et le narrateur continue à raconter l'enfance d'Albain à la cour du roi. La version B contient aussi cet épisode, avec la différence que là, le pèlerin riche est l'échanson du roi de Hongrie. Morvay suppose que la version de B est basée sur A+, et en représente une variante.

Voici ce passage dans les deux versions latines et dans la *Vie de Monseigneur saint Albain* :

A :

Igitur puer ductus est in Ungariam, ibique exponitur secus viam, ubi facile a transeuntibus est repertus. Qui cum invenissent eum, mirati sunt valde elegantiam contemplantes infantis, maxime quia illis erat amicitus insignis, quae conspicui germinis indicia praeferabant. Placuit inventoribus regi deferre puerulum, ut qui circumferebat ornatus, stipendiis traderetur regalibus educandus. Rex vero cum non haberet filium, talem miratus est inventum. Suscepit eum hilariter

velut sibi divinitus destinatum, reputans divinae dispensationis opere procurari, ut per accessum alienae sobolis solamen propriae reciperet orbitatis¹¹.

A+ :

Igitur puer ductus est in Ungariam, ibique exponitur secus viam, ut est tolleretur. Invenit autem eum vir dives terrae illius indigena ab apostoli Iacobi oratorio rediens, quod ea maxime devotione tractus adierat : ut dari sibi a Deo filium precaretur. Hoc ergo male miratus inventum suscipit eum velut sibi divinitus destinatum, reputans ex meritis apostoli provenisse ut per accessum alienae sobolis saltim solamen propriae reciperet orbitatis. Sublato igitur eo et in filium adoptato pallium, quo fuerat parvulus involutus, et cetera circumpositi ornatus insignia regi presentavit Ungarico dignum nimirum existimans : ut regalis illa supellex thesauris regalibus inferretur. Rex autem considerans tam pretiosi muneris novitatem, inquisivit diligenter, ubi reperisset haec omnia. Et vix ille tam blanditiis fractus quam terrore coercitus, elegantissimum puerum invenisse se asserit illis insignibus involutum. Gaudet iamque rex et afferri sibi iubet infantulum : eo quod et ipse legitimo destitutus herede talem sibi redidit remediabiliter sucessurum¹².

Vie de Monseigneur saint Albain :

[Celuy homme et la nourrice prindrent la charge de l'enfant. Et se mirent au chemin pour accomplir ce que leur estoit en charge. Si cheminerent moult loing et par plusieurs jours tant que ilz vindrent au royaume de Hongrie assez pres de la cité ou le roy tenoit pour celuy temps son estat.] Et quant ilz virent lieu et point convenable il mirent l'enfant au mylieu du chemin et se retrayrent dedans ung petit buisson qui estoit pres de la pour veoir et scavoir la conclusion de la chose. Tantost apres ilz virent venir ung moult puissant homme pellerin qui venoit de Saint Jaques accompagné de plusieurs vaillans gens et tendoit en la cité pource que c'estoit son chemin. Celluy vaillant pelerin vit devant soy en son chemin a terre la petite capse. Si descendit de son cheval pour scavoir quelle chose estoit dedans. Et se print a merveiller quant il trouva ung beau petit filz. Adonc il appella ceulx de la compaignie et en regardant moult curieusement les royaulx aourneimens dont il estoit aourne[.] il imaginerent qu'il estoit de royal lignee[.] si doubterent d'estre repris se ilz le portoyent hors du royaume sans licence. Et sur ce il conclurent ensemble par bon et saige conseil que pour eschiver dangier et peril il en parleroyent au roy[.] Ilz entrerent en la cité et vindrent au palais royal et presenterent au roy l'enfant aourné de royaulz aourneimens disant que sur la terre du roy l'avoient trouvé. En ce point le roy se esmerveilla moult de celle chose. Et commanda au vaillant pelerin que sur peine de mort il luy declarast la pure verité de tout le fait. Sur quoy le pelerin luy respondit en telle maniere: Sire je suis homme que habonde dieu merci en toutes prosperites temporelles a mon plaisir si non que moy estant en mon mariage longtemps dieu ne m'a pas encore donné de lignée. Et pource j'ay prins devocion d'aller en perelignaige au benoit baron monseigneur saint Jaques en luy suppliant qu'il luy plust moy impetrer a dieu grace d'avoir generation. Or est ainsi que en retourment de mon pellerinage j'ai trouvé cestuy tant beau petit filz en mon chemin[.] si ay pensé que dieu avoit exaucé ma priere et qu'il m'avoit fait trouver cestuy tant bel enfant pour ma consolation. Mais pour ce qu'il est atourné et paré de tant beaux et royaulx auornemens et que je l'ay trouvé sur vostre terre et tant pres de la cité en laquelle vous faictes a present residence, j'ay eu paour d'offendre vostre royalle majesté. Si ne l'ay pas volu emporter hors de vostre royaume sans vostre liscence. Le roy eut grant joye de celles nouvelles si retint l'enfant pour soy et garda moult curieusement et secretement les royaulz aourneimens qu'il avoit en tour de soy et donna grans dons au pellerin vaillant qui tint son chemin et retourna en sa nascion. [p. (8-10)]

Il existe encore d'autres versions abrégées de la légende, dont celles de Petrus de Natalibus et Petrus de Cratepolius, qui ont été analysées par Karin Morvay. On peut y ajouter

¹¹ MORVAY, *op. cit.*, p. 25.

¹² *Ibid.*, p. 33.

une troisième qui n'a pas été repérée par l'éditrice, celle de Philippe de Ferrare, prêcheur dominicain, dont le manuel de conversation, intitulé *Liber de introductione loquendi*, contient une version de la légende légèrement altérée par rapport à A. Ces trois versions s'écartent trop de A+ pour légitimement ne désigner aucune d'elles comme modèle du texte français¹³. La comparaison du texte français avec A nous a convaincu que l'auteur de la traduction française ne fait aucune interpolation importante : il traduit fidèlement sa source. Ainsi nous n'avons aucune raison de supposer qu'il aurait inventé, indépendamment de A+, un riche pèlerin en retour de Saint-Jacques-de-Compostelle pour lui attribuer la découverte de l'enfant. Cela prouve, en absence de contre-arguments, que le traducteur français a dû utiliser la version A+, ou un texte encore inconnu et non classé dans le stemma qui devait s'en rapprocher. Une autre possibilité serait de proposer que c'est A+ qui dérive à la fois de A et de la version française, mais rien ne soutient l'hypothèse d'une descendance pareille des variantes.

Il est étonnant que le traducteur français ait eu recours à cette version A+ dont nous n'avons qu'une seule copie identifiée, conservée aux Archives de la ville de Cologne (Köln, Hist. Archiv., Cod. G B). Le traducteur aurait pu avoir accès beaucoup plus facilement à un exemplaire de A. Il en subsiste 42 manuscrits selon l'édition de Morvay et il est également paru dans un incunable, en 1473 à Cologne¹⁴. Si la traduction française pouvait être une initiative issue de l'atelier d'imprimerie, alors on pourrait penser que l'imprimeur Jean Syber, originaire de Nördlingen, ou son commanditaire, probablement Barthélemy Buyer, aurait pu acquérir le modèle dans l'Empire germanique, où la popularité de la légende a été grande, comme en témoigne le grand nombre des réécritures allemandes, mais bien évidemment cela n'explique pas pourquoi c'est précisément un exemplaire de A+ qu'on a utilisé¹⁵. Comme toujours, une contamination, donc une inspiration tirée de deux versions originales dont une seule aurait été A+, ne peut pas être exclue non plus, mais selon nous cette solution est très peu probable.

4) Les passages originaux de l'adaptation française

La datation précise du texte n'est pas facile, mais à partir des données linguistiques et métatextuelles disponibles on peut se pencher vers une date du XV^e siècle. Comme l'extrait cité de la scène de découverte le prouve suffisamment, la traduction française est beaucoup plus

¹³ Le récit se trouve dans le troisième livre du texte, « un manuel de conversation à l'usage des frères en voyage » selon l'expression de Raymond Creytens, cf. R. CREYTENS, « Le manuel de conversation de Philippe de Ferrare O.P. († 1350?) », *Archivum Fratrum Praedicatorum*, 16 (1946), p. 107-135. J'ai repéré cette source dans la base de données THEMA du GAHOM (<http://gahom.huma-num.fr/thema/index.php?id=12691&lg=fr>). Le dominicain ne parle pas du pèlerinage de Saint-Jacques-de-Compostelle dans l'épisode de la découverte de l'enfant au bord de la route, et ne mentionne pas non plus le rôle des diables en racontant comment le noble héberge les trois pèlerins de retour chez l'ermite (sur ce motif, voir notre chapitre 4). L'unique édition accessible est celle de Saverio AMADORI, *Un trattato domenicano del XIV secolo : il 'Liber mensalis' di Filippino da Ferrara*, Università degli Studi di Bologna, Facoltà di 'Lettere e filosofia', Corso di laurea in 'Storia indirizzo medioevale', Tesi di Laurea in 'Istituzioni medioevali', 1993-1994, vol. II, p. 334-340. Je remercie beaucoup M. Amadori d'avoir mis à ma disposition le chapitre de sa thèse contenant la légende de saint Albain.

¹⁴ Cet imprimé est tellement célèbre que son imprimeur anonyme est simplement référencé sous le nom de « Drucker der Albanuslegende ».

¹⁵ Ajoutons encore qu'une des trois versions allemandes, malheureusement conservée par un seul manuscrit fragmentaire, est présumée être soit la traduction soit la source de la version A+, justement à cause de la présence de la scène de découverte de l'enfant, cf. Morvay, *op. cit.*, p. 150. En plus Morvay énumère à la fin de son ouvrage (*op. cit.*, p. 175) cinq manuscrits supplémentaires du texte latin non analysés, parce que trouvés trop tard pour être pris en considération dans l'édition. Il est ainsi possible que la source précise de la traduction française soit une version différente de celles que l'éditrice a présentées et identifiées.

bavarde que le latin de A ou celui de A+. Nous pensons que c'est une conséquence de la volonté de l'écrivain de conformer son modèle latin au style de la prose française de la deuxième moitié du XV^e siècle. Le colophon affirme aussi que la traduction en français du texte précéda l'édition de peu (« ...la vie du glorieux martyr monseigneur saint albain... translate na gueres... »). Le texte de la légende est précédé par un bref prologue qui explique la raison de la traduction du texte, ce qui tend à confirmer que cette traduction et son impression se sont succédé sans intermédiaire, dans un laps de temps court :

A l'onneur et a la gloire de dieu tout puissant qui se monstre merueilleux en ses faiz comme tesmoingne David en son psautier, je me suys volu parforcer de translater de latin en rommant la fructueuse vie de monseigneur saint albain glorieux martyr de nostre seigneur pour la consolation de ceulx qui n'entendent pas le latin. En lisant celle sainte hystoire, nous y pourrons entendre moult clerement que trop est grant peril a la personne de obeir a ses propres concupiscences et males inclinations sans y resister..., p. (3)¹⁶

Des ajouts complètent le texte par de menus détails (par exemple quand l'évêque présente l'ermite comme « prestre et penitancier du pape »)¹⁷, d'autres rendent plus amples et plus cérémonieux les dialogues, et certains rendent plus cohérent l'original et remplissent des trous dans la narration¹⁸. Deux passages représentent des amplifications par rapport au modèle. L'exposition et la découverte de l'enfant que j'ai déjà citées, et un complot diabolique. Selon la version française, ce sont des diables qui ont convaincu un chevalier de donner un logement aux trois pèlerins à la fin de leur errance, juste avant d'arriver chez l'ermite qui leur a ordonné la pénitence. Les trois incestueux passent la nuit chez lui, et le lendemain ils s'égarent dans la forêt, ce qui est finalement la cause de la rechute dans le péché de l'empereur et de sa fille. La logique du texte original permet de comprendre qu'accepter l'hospitalité que leur propose le chevalier – hospitalité digne des membres de la haute noblesse – pendant cette période, suffit pour abolir ces sept années de pénitence, mais ici il est ajouté que cette tentation à laquelle les pécheurs repentis ont succombé est due au complot des diables :

Et durant tout ce temps de penitences troys dyables jamais ne les abandonnarent ains souvant les insignians a pechiez divers. Et plusieurs temptations en diverses manieres durant le temps de leurz penitences les firent cheoir en tel inconvenient que cy apres vous orres. (p. 43)
En tout ce qu'ilz faisoient diligence de cheminer pour venir de jour a la habitation du saint homme. *La quelle chose considerant les dyables ordonnerent l'ung qui tousjours les suyvoient que l'on alat par grant cantelle et pour les faire les trois pelerins recheoir en un grant inconvenient. L'ung des quelz dyables vint a l'ostel d'ung chevalier demeurant en une sienne maison aux champs asses pres d'une grant forest.* Et soubz espece de bien et luy estre mis en forme d'omme. Lequel chevalier il trouva devant sa maison le quel l'apella et luy demanda a qui il estoit et dont il venoit. Et alors le dyable luy respondit : Seigneur je suys a troys nobles et si haultes personnes que nul qui en soyt au monde. Mais ces trois personnes pour cause de devocion ont pris habit de pelerins de pie et n'ont que quelque grandeur d'estat dont ilz ayent aultre serviteur ne servante que moy et ja secretement // aultre fois ont este par de ca a ung bon preudoms hermite le quel est en certain bois asses pres de ces marches. (p. 44-45)

Le récit se poursuit encore assez longuement par la description des machinations du diable, comment il révèle l'identité des pèlerins au chevalier, qui à son tour lui promet de s'occuper dignement de ces hauts personnages.

¹⁶ Notons que l'auteur propose son texte à la lecture et pas à l'écoute.

¹⁷ « Je suis informe que en ung grant bois asses pres d'ici habite et demeure ung solitaire de moult sainte conversation le quel est prestre et penitancier du pape pour amour du quel dieu fait souvant miracles et s'il vous plaist nous irons par devers luy. », p. (42).

¹⁸ À défaut d'une version latine amplifiée où tous les détails du texte français qui manque de A+ seraient retrouvables, nous devons accepter que l'adaptateur a traité sa matière avec quelque liberté, et aussi beaucoup de finesse.

formázott: Character Format - Superscript Regular, francia (Franciaország)

Le motif du complot des diables cherchant à perdre un pécheur repentant nous est bien familier dans la littérature française médiévale. De nombreux exempla et vies de saint l'emploient, mais nous le trouvons également dans des textes profanes. Entre autres le *Roman de Merlin* commence ainsi : les diables font tout pour accaparer l'âme d'une femme chaste, dans l'espoir qu'elle accouchera d'un fils engendré par un diable. Il est possible que le traducteur français se fût inspiré de cette source ou d'un autre, semblable, pour étoffer un peu plus son récit¹⁹.

Un autre détail dans le texte peut être évoqué à ce propos. Dans le passage cité de la découverte de l'enfant, le texte utilise la forme « perelignage », qui peut être vue comme une variante graphique du pèlerinage sans motivation, mais aussi comme un calque, un jeu de mots, évoquant le but du pèlerinage, avoir une descendance :

Et pource j'ay prins devocion d'aller en perelignage au benoit baron monseigneur saint Jaques en luy suppliant qu'il luy plust moy impetier a dieu grace d'avoir generation. (p. 9)

Après cette définition la phrase suivante utilise déjà la forme « pellerinage » :

Or est ainsi que en retournement de mon pellerinage j'ai trouvé cestuy tant beau petit filz en mon chemin si ay pensé que dieu avoit exaucé ma priere et qu'il m'avoit fait trouver cestuy tant bel enfant pour ma consolation. (p. 9)

Il y a encore une autre occurrence de la forme « perelinaige » dans le texte de l'incunable, quand les trois pénitents partent de chez l'ermite :

Ils dispoient leur chemin et leurs perelinaiges en allant par les chemins d'ung lieu en aultre et faisoient tellement que tousjours en la fin du chemin ilz venoient a l'abitation du saint hermite estant au boys a celle fin d'avoir de luy toujours nouvelles exortations et nouveau conseil pour mieux estre perseverans. (p. 43)

À cet endroit le texte latin de la version A n'emploie pas le terme « peregrinatio », mais parle de « exilium... septennale ». Notons que l'édition parisienne de 1531 emploie la forme « pelerinage » et « pellerinaige » dans les deux phrases où l'incunable contient « perelinaige », donc l'imprimeur Ratoyre normalise la forme trouvée dans son modèle.

La forme « perelinaige » du mot est rare. On la trouve par exemple dans le *Roman de Merlin* du Pseudo-Robert de Boron. Quand l'enfant Merlin est emmené par les messagers chez le roi Vertigier, ils rencontrent un vilain qui veut se faire des souliers : « quar il vouloit aller en perelignage »²⁰. Jean-Charles Herbin considère qu'il s'agit d'une simple coquille dans le cas de la forme « perelignage »²¹. Dans une période plus proche de la date présumée de la *Vie de Monseigneur saint Albain* nous retrouvons cette forme chez Jean Molinet, dans son *Régime de Verjus, vicaire de Cambrai* : « avés fait un perelinaige Sus le Rin »²². L'usage intentionnel de cette forme, un jeu de mots avec « pere » et « lignage » peut être exclu dans les deux cas, tandis

19 Le diable est mentionné plutôt d'une manière métaphorique dans le texte original au moment où les parents d'Albain se couchent sous l'arbre : « Inter haec duo illi collocantur, ut dormiant, sed diabolus certe non dormit, dum putat posse se eos in sua solitudine vincere, quos in eorum thalamo se meminit superasse. », MORVAY, *op. cit.*, p. 31.

20 Robert DE BORON, *Merlin. Roman du XIII^e siècle*, éd. A. MICHA, Genève, Droz, 2000, p. 103. Quelques phrases plus loin, on trouve déjà la forme habituelle : « il lor dist qu'il vouloit aller en peleringnaige ».

21 J.-Ch. HERBIN, « Les formes régionales du Merlin : essai de classement », *L'Information grammaticale*, 88 (2001), p. 33-39, plus spécialement p. 34. La forme « perelignage » apparaît également dans la *Chronique normande* de Pierre Cochon, comme un lecteur anonyme de cet article me l'a gentiment communiqué : « meesmement que, comme l'en tient que les naufraganz sont tous près de faire leur perelignage », cf. *Chronique normande de Pierre Cochon, notaire apostolique à Rouen*, éd. Ch. DE ROBILLARD DE BEAUREPAIRE, Rouen, 1870, p. 151.

22 Jean MOLINET, *Faictz et Dicts*, éd. N. DUPIRE, Paris, SATF, 1936, t. II, p. 781, vv. 11-12, cf. <http://www.atilf.fr/dmf/definition/pelerinage>.

que dans le cas de la légende, je considère que la forme doit être motivée par un jeu de mots qui voulait être plaisant.

5. Influence et réception du texte

En absence d'une copie manuscrite plus ancienne ou d'indices linguistiques ou métatextuels convaincants, il faut se résigner à accepter que la *Vie de Monseigneur saint Albain* soit pratiquement contemporaine de son impression, comme en témoignent le prologue et la page de titre. La légende française ne semble pas avoir exercé une influence quelconque sur la littérature française avant cette date-là, et même après. Entre les deux impressions connues du texte peut-être il y en avait d'autres ; ce ne serait pas étonnant, mais rien ne le prouve.

On ne peut cependant pas exclure que d'une certaine façon la version latine ait laissé son empreinte sur quelques textes français par sa combinaison particulière de motifs narratifs. Même sans compter la légende de saint Albain, les récits d'inceste étaient très nombreux dans la tradition littéraire française, y compris les versions du *Roman d'Apollonius de Tyr*, les adaptations de l'histoire d'Œdipe, ou les vies du pape Grégoire²³. Notons quand même qu'il est intéressant que la combinaison de deux ou de plusieurs motifs identifiables dans la vie de saint Albain se rencontre dans plusieurs textes français, ce qui pourrait attester une influence directe de cette légende. Par exemple, le motif de l'inceste est souvent rattaché à la Hongrie ; pensons à la *Manekine* de Philippe de Rémy et ses réécritures²⁴, ou bien aux hésitations concernant la paternité de Sagremor dans la *Suite Vulgate du Roman de Merlin* (soit fils, soit petit-fils de l'empereur de Constantinople, et en même temps fils du roi de Hongrie)²⁵. Un autre parallèle potentiel est l'exemplum de la « peau de bœuf » de Jehan de Saint-Quentin, qui partage avec la légende de saint Albain les éléments de l'inceste mère-fils et la pénitence sous forme d'une errance d'une durée de sept ans²⁶. D'un point de vue structurel cet exemplum, dont le modèle précis n'a pas été identifié par l'éditeur, et la *Vie de Monseigneur saint Albain* ont beaucoup de choses en commun, et l'exemplum peut être lu comme une variante de celle-ci. Mais l'issue est toute différente : là, quand un bourgeois accueille les trois pèlerins qui ont erré séparément, juste avant qu'ils retournent auprès du pape à la fin de leurs sept années de pénitence, ils meurent tous les trois au même moment avec les signes de leur sainteté, sans commettre aucun péché supplémentaire, le meurtre des parents par l'enfant né de l'inceste, ici une fille, n'aura pas lieu.

Grâce à l'incunable de Jean Syber, nous savons qu'au plus tard dans le dernier quart du XV^e siècle cette combinaison hardie d'inceste, de matricide et de parricide, qu'on trouve dans la légende de saint Albain, a été traduite en français et vendue au public comme un récit exemplaire. Nous ignorons les raisons du manque de popularité de l'histoire par la suite, mais ce n'était probablement pas la faute de l'adaptateur, qui a fait son possible pour adopter un style, un langage et un contexte qui aurait permis que son texte trouve un accueil favorable auprès du public. Si une réimpression en a été faite à Paris, cela prouve que d'autres y ont cru,

23 S. MESSERLI, *Œdipe enténébré. Légendes d'Œdipe au XII^e siècle*, Paris, Champion, 2002 ; H. B. SOL, *La vie de saint Grégoire. Huit versions françaises médiévales de la légende du Bon Pêcheur*, Amsterdam, Rodopi, 1977.

24 Cl. ROUSSEL, *Contes de geste au XIV^e siècle. Inspiration folklorique et écriture épique dans La belle Hélène* de Constantinople, Genève, Droz, 1998.

25 Cl. ROUSSEL, « L'art de la suite: Sagremor et l'intertexte », *Annales ESC*, 1 (1986), p. 27-42.

26 Cf. *Les Dits de Jehan de Saint-Quentin*, éd. B. MUNK OLSEN, Paris, SATF, 1978, p. 217-245.

et on ne saura jamais pourquoi d'autres réimpressions n'ont pas vu le jour, ou bien pourquoi rien n'en a été conservé. De toute façon, malgré sa réception restreinte, la *Vie de Monseigneur saint Albain* mérite une place modeste dans le répertoire de textes hagiographiques français du Moyen Âge.